

CLASSES DE PTSI ET PT

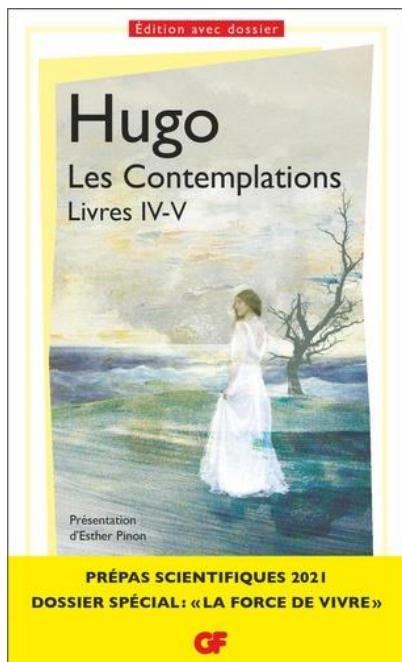
Année scolaire 2020-2021

FRANÇAIS

Le programme 2019-2020 des classes préparatoires scientifiques se compose des œuvres suivantes :

LA FORCE DE VIVRE

- 1- **Victor Hugo** : *Les Contemplations*, livre IV et V, éd. au choix (par exemple : GF n°1620).
- 2- **Friedrich Nietzsche** : *Le Gai Savoir*, Avant-propos et Livre 4, traduction Patrick Wotling, éd. GF1619. **Edition obligatoire.**
- 3- **Svetlana Alexievitch** : *La supplication*, éd. J'ai Lu n°5408. **Edition obligatoire.**



Bibliographie :

- *La mort* de Vladimir Jankélévitch, Flammarion, 2017.
- « Le goût de vivre » in *Impromptus* de Comte Sponville, Albin Michel, 2010.
- *L'existentialisme est un humanisme* de Jean-Paul Sartre, Folio, 1996.
- *De l'inconvénient d'être né* de Cioran, Folio, 1987.
- *Un merveilleux malheur* de Boris Cyrulnik, Odile Jacob, 1999
- *La traversée des catastrophes* de Pierre Zaoui, Seuil, 2010
- *Essai sur la vie humaine* de Monique Canto-Sperber, PUF, 2008

Filmographie :

- *Si vous avez la possibilité, regardez Chernobyl* (ou *Tchernobyl* au Québec et au Nouveau-Brunswick), la mini-série télévisée dramatique historique britannico-américaine, en cinq épisodes créée et écrite par Craig Mazin, réalisée par Johan Renck et diffusée du 6 mai au 3 juin 2019 sur HBO et Sky.

<https://www.ocs.fr/programme/pschernobylw0151499>

La lecture des œuvres pendant les vacances est IMPERATIVE. Pour diverses raisons :

- Une année en classe préparatoire passe très vite (la première pour se mettre au rythme, la seconde à cause de la proximité des concours, la troisième...) et demande une quantité de travail importante dans toutes les matières. Vous n'aurez guère le temps après la rentrée de septembre, de lire en détail des œuvres assez conséquentes et vous vous trouverez (malheureusement pour cette matière !) toujours d'autres priorités de travail ou de distraction.
- L'efficacité dans les matières littéraires demande une maturation, une réflexion, un recul que vous n'aurez pas si vous découvrez les textes au dernier moment. Vous devez avoir à votre disposition un matériau de travail qui favorisera votre **RE-lecture** des œuvres.
- Le temps que vous « perdrez » pendant les vacances, vous le gagnerez pendant l'année en retrouvant aisément et rapidement les références utiles à vos dissertations et à vos colles.
- Et enfin le plaisir de la lecture sera d'autant plus vrai qu'il ne sera pas perturbé par la précipitation et d'autres préoccupations mentales.

*

Lire une œuvre pour une classe préparatoire n'a cependant rien de commun avec une lecture banale, de pure distraction ou d'obligation lycéenne. Si tant est que vous lisiez volontiers et attentivement les livres mentionnés, vous risquez malgré tout d'avoir oublié l'essentiel et l'accessoire au moment des concours, huit mois plus tard. Lisez donc chaque œuvre **à votre table de travail avec feuille de papier, stylos de couleurs et règle**. Faites l'effort pour chaque page de **relever les idées importantes, de recopier les citations marquantes, les indices spatio-temporels, les personnages, les situations...** Vous trouverez ci-après les premières pages des *Contemplations* de Victor Hugo, du *Gai Savoir* de Friedrich Nietzsche et de *La supplication* de Svetlana Alexievitch. Après cette lecture exhaustive et méthodique, efforcez-vous de faire le plan du livre et d'étudier la biographie des auteurs concernés en rapport avec ces textes. Vous tirerez alors profit des ouvrages critiques complémentaires et notamment des manuels spécifiques prévus par les éditeurs spécialisés dans les classes préparatoires comme : *La force de vivre, l'épreuve de français prépas scientifiques, Vuibert* (ou l'équivalent chez Garnier-Flammarion, Ellipses, PUF ou Belin).

Vous trouverez dans le commerce une multitude de publications générales ou spécialisées pour approfondir la connaissance des œuvres. Mais **ne vous précipitez pas sur ces ouvrages**. L'essentiel sera repris dans le cours. Et **il vaut mieux vous concentrer, pendant ces vacances, sur les œuvres**. **Dès la rentrée de septembre, je m'assurerai par un contrôle que vous avez lu ces trois livres.** Essayez cependant de ne pas procéder à cette lecture pour « faire plaisir au professeur » (et aux parents) et pour cette première interrogation. Le français en classe préparatoire peut être un atout et un équilibre.

Vous avez fait le choix d'une préparation scientifique parce que vous étiez fort en maths ou motivé par la science et la technique. Et vous avez pu en déduire ou croire à la subsidiarité pour ne pas dire à l'inutilité des matières littéraires. Il faudrait pourtant vous convaincre rapidement du contraire en vous rappelant d'abord des coefficients des principaux concours et de l'importance de la culture générale, de l'esprit d'analyse et de synthèse, de la qualité d'expression dans l'activité professionnelle d'un cadre. « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » disait Rabelais. L'ingénieur que vous aspirez à devenir doit savoir rapidement cerner une situation nouvelle et y apporter la meilleure solution en prenant en compte tous les paramètres. Le cours de français en classe préparatoire ne diffère pas de ces objectifs : acquérir des méthodes, des outils d'analyse, des référents pour répondre avec efficacité et personnalité à une problématique particulière. Le français n'est, en définitive, qu'une variante des autres enseignements scientifiques qui vous sont dispensés.

Soyez donc pragmatique, lucide et ouvert. On n'attend pas d'un étudiant de classe préparatoire scientifique qu'il soit particulièrement doué pour l'écriture ou exceptionnellement cultivé dans le domaine de la littérature. La réussite aux épreuves académiques est accessible à quiconque fait preuve d'un minimum d'intelligence des enjeux et des principes. Quelles que soient vos dispositions initiales, abordez chaque matière avec un souci pragmatique d'efficacité et de profit intellectuel. Pour cela méfiez-vous des états d'âme circonstanciels qui vous font faire l'impasse sur tel cours, telle œuvre, tel exercice ou telle pédagogie. Vous feriez le jeu, sans y prendre garde, de ce darwinisme latent qui prévaut inévitablement dans ces classes sélectives. Ne perdez pas de vue que les matières littéraires permettent souvent de faire la différence au concours et que le succès se construit dès l'entrée en première année de classe préparatoire et non à la veille de l'épreuve.

Si la séduction, la conviction, la compréhension, la révélation... ne sont pas au rendez-vous de votre première lecture, considérez la difficulté comme un défi et non comme un ennui. A votre capacité de triompher des résistances se jugera votre véritable compétence. Et méditez ces propos que Marguerite Yourcenar prête à Hadrien : « *Je choisisais ce que j'avais, m'obligeant seulement à l'avoir totalement et à le goûter le mieux possible. Les plus mornes travaux s'exécutaient sans peine pour peu qu'il me plût de m'en éprendre. Dès qu'un objet me répugnait, j'en faisais un sujet d'étude ; je me forçais adroitement à en tirer un motif de joie. En face d'une occurrence imprévue... je m'appliquais à faire fête au hasard, à jouir de tout ce qu'il m'apportait d'inattendu* ». Vous apprendrez peut-être ainsi que le plaisir vient aussi du dépassement de soi et de la découverte.

Je mettrai sur mon blog <http://potethiquealentstics.over-blog.com/> (rubrique CPGE), aux environs de la mi-août, un certain nombre de notes de lecture des œuvres au programme. Merci aux étudiants rejoignant la PTSI et la PT à la rentrée de m'envoyer un mail avec leurs nom et prénom.

Bernard Martial (martialbernard@yahoo.fr)

Concours des écoles d'ingénieurs : jouez la carte des lettres et des langues

Loin d'être subsidiaires, ces épreuves peuvent faire la différence le jour J,

Le Monde de l'éducation, 17 mars 2015, Aurélie Djavadi.

En classe préparatoire scientifique, le français et l'étude d'une première langue étrangère semblent peser bien peu, avec les quatre heures hebdomadaires qui leur sont dévolues. Lors des concours des écoles d'ingénieurs cependant, ces matières peuvent changer la donne. « *Elles sont dotées de coefficients importants*, souligne Sandrine Costa-Colin, professeur de lettres au lycée Carnot de Dijon. *A Centrale, par exemple, l'épreuve de français et de philosophie compte autant que l'un des écrits en sciences.* » Idem au niveau du concours E3A, qui ouvre notamment les portes de l'Ecole nationale des arts et métiers (Ensam) : dans l'une des principales filières, l'écrit de français est doté d'un coefficient 6 sur un total de 34, à l'instar d'une épreuve de maths.

« *Lors des concours communs polytechniques, les disciplines littéraires représentent 30 % des points ; l'Ecole de l'air a même fixé un seuil éliminatoire à 5 sur 20* », précise le président de cette banque d'épreuves, Pierre Benech. Voilà qui influe sur les classements et peut même départager des candidats, dans la mesure où « *l'éventail des notes attribuées en français est souvent plus large qu'en maths* », selon Xavier Dufresne, directeur de la formation initiale à l'Ensam.

Pour Sandrine Costa-Colin, les étudiants ont d'autant plus intérêt à s'investir dans ces matières que « *les marges de progression sont importantes pour les candidats qui jouent le jeu* ». En effet, on n'attend pas d'eux une érudition littéraire mais un travail sur un thème déterminé à l'avance, en l'occurrence « la guerre » pour la session 2015, sur la base de trois œuvres au programme. « *L'ensemble des analyses sont faites en classe prépa* », poursuit M^{me} Costa-Colin. Les élèves n'ont donc plus qu'à assimiler les cours pour nourrir leur réflexion le jour J. Si les sujets varient en fonction des écoles, ils prennent toujours la forme d'un texte à résumer ou d'une dissertation. Ces exercices permettent de tester les capacités de synthèse, d'argumentation et d'expression nécessaires aux métiers visés.

« *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* » Julien Bohdanowicz, directeur des études de l'Ecole des Mines, Paris-Tech.

A l'oral, les candidats peuvent voir à commenter des textes hors programme. C'est le cas aux Mines ParisTech. « *Il s'agit d'évaluer leur esprit critique et de voir s'ils adoptent une véritable démarche d'ingénieur, à la fois informée, précise et nuancée* », signale Julien Bohdanowicz, directeur des études chargé du cycle « ingénieur civil » de l'école.

En langues, dans beaucoup de concours, les candidats sont confrontés à une synthèse de documents d'actualité. « *Si l'on ne s'intéressait qu'au niveau de vocabulaire et de grammaire, des questions à choix multiples suffiraient. Mais l'enjeu est que les connaissances soient le vecteur de découvertes culturelles* », poursuit M. Bohdanowicz. « *Lisez régulièrement la presse des pays concernés* », conseille aussi Pierre Benech.

D'une manière générale, les compétences en français et en anglais sont valorisées dans d'autres cadres. D'abord, un point sur vingt est attribué à l'orthographe et aux qualités d'expression dans chaque épreuve. En sciences de l'ingénieur, les étudiants sont invités à travailler sur une documentation technique, pouvant par conséquent inclure des notices en anglais. Et au concours E3A, l'entretien scientifique est évalué par un jury composé de deux professeurs, l'un de physique et l'autre de... français.


Victor Hugo, *Les Contemplations*

Livre quatrième
PAUCA MEAE

« Quelques vers pour ma fille » ; souvenir des vers 2-3 de la dixième *Bucolique* de Virgile :
« *Pauca meo Gallo, sed quae legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda* »

(« Je dois chanter quelques vers pour mon cher Gallus, mais des vers qui soient lus de Lycoris elle-même. »)

I

<p>1 PURE innocence ! Vertu sainte ! Ô les deux sommets d'ici-bas ! Où croissent, sans ombre et sans crainte, Les deux palmes des deux combats !</p> <p>2 Palme du combat Ignorance ! Palme du combat Vérité ! L'âme, à travers sa transparence, Voit trembler leur double clarté.</p> <p>3 Innocence ! Vertu ! sublimes Même pour l'œil mort du méchant ! On voit dans l'azur ces deux cimes, L'une au levant, l'autre au couchant.</p> <p>4 Elles guident la nef qui sombre ; L'une est phare, et l'autre est flambeau ; L'une a le berceau dans son ombre, L'autre en son ombre a le tombeau.</p> <p>5 C'est sous la terre infortunée Que commence, obscure à nos yeux, La ligne de la destinée ; Elles l'achèvent dans les cieus.</p> <p>6 Elles montrent, malgré les voiles Et l'ombre du fatal milieu, Nos âmes touchant les étoiles Et la candeur mêlée au bleu.</p> <p>7 Elles éclairent les problèmes ; Elles disent le lendemain ; Elles sont les blancheurs suprêmes De tout le sombre gouffre humain.</p> <p>8 L'archange effleure de son aile Ce faite où Jehovah s'assied ; Et sur cette neige éternelle On voit l'empreinte d'un seul pied.</p> <p>9 Cette trace qui nous enseigne, Ce pied blanc, ce pied fait de jour, Ce pied rose, hélas ! car il saigne, Ce pied nu, c'est le tien, amour !</p> <p>Janvier 1843.</p>	<p>Poème composé de 9 quatrains en octosyllabes avec alternance de rimes féminines (1^{ère} et 3^e) et masculines (2^e et 4^e).</p> <p>Poème écrit quelques jours avant le mariage de Léopoldine avec Charles Vacquerie.</p> <p>Hugo fait l'éloge de ce couple où Léopoldine représente la « <i>pure innocence</i> » et Charles « <i>la vertu sainte</i> » (on notera le chiasme dans ce vers). Ces qualités sublimes font des deux jeunes gens des palmes dans le combat contre l'ignorance, des cimes, des phares (« <i>clarté</i> », « <i>phare</i> », « <i>flambeau</i> ») dans la destinée qui guide les hommes de la naissance à la mort. Avant même leur mort, ces deux jeunes gens sont déjà élevés au rang d'anges</p> <p>Née au 90 rue de Vaugirard, Léopoldine rencontre Charles Vacquerie (1817-1843), fils d'un armateur du Havre, lors d'une visite de courtoisie que les Hugo font aux Vacquerie dans leur maison de Villequier en 1838. Léopoldine, qui a 14 ans, et Charles, qui en a 21, s'éprennent l'un de l'autre mais l'écrivain, très attaché à sa fille (qu'il surnomme <i>Didine</i> ou <i>Didi</i>), trouve celle-ci trop jeune pour pouvoir penser au mariage. Après avoir patienté cinq ans, Léopoldine épouse Charles Vacquerie, le 15 février 1843, en l'église Saint-Paul à Paris, dans la plus stricte intimité.</p>  <p>Léopoldine Hugo</p>
---	--

II

15 FÉVRIER 1843

<p>1 AIME celui qui t'aime, et sois heureuse en lui. — Adieu ! — Sois son trésor, ô toi qui fus le nôtre !</p>	<p>Poème composé de 2 quatrains en alexandrins avec rimes embrassées, avec alternance des rimes masculines et féminines).</p>
---	---

2	<p><i>Va, mon enfant béni, d'une famille à l'autre. Emporte le bonheur et laisse-nous l'ennui !</i></p> <p><i>Ici, l'on te retient ; là-bas, on te désire. Fille, épouse, ange, enfant, fais ton double devoir. Donne-nous un regret, donne-leur un espoir, Sors avec une larme ! entre avec un sourire !</i></p> <p style="text-align: right;">Dans l'église, 15 février 1843.</p>	<p>Ce bref poème est un épithalame (poème composé à l'occasion d'un mariage pour célébrer les nouveaux mariés).</p> <p>C'est le poème d'un père qui confie sa fille adorée à son futur mari. Derrière l'éloge de sa fille et le discours de circonstance adressant ses vœux de bonheur aux jeunes mariés, transparaît déjà le regret de voir cette enfant préférée s'éloigner. Une première mort, en quelque sorte. Et cet « adieu », résonne, après coup, de façon bien tragique. L'ennui avant la douleur.</p>
---	--	--

4 SEPTEMBRE 1843

.....

Ces pointillés disent l'indicible : la date du 4 septembre est celle de la mort de Léopoldine et de Charles Vacquerie, à Villequier.

III

TROIS ANS APRÈS

<p><i>Il est temps que je me repose ; Je suis terrassé par le sort. Ne me parlez pas d'autre chose Que des ténèbres où l'on dort !</i></p> <p><i>Que veut-on que je recommence ? Je ne demande désormais À la création immense Qu'un peu de silence et de paix !</i></p> <p><i>Pourquoi m'appellez-vous encore ? J'ai fait ma tâche et mon devoir. Qui travaillait avant l'aurore, Peut s'en aller avant le soir.</i></p> <p><i>À vingt ans, deuil et solitude ! Mes yeux, baissés vers le gazon, Perdirent la douce habitude De voir ma mère à la maison.</i></p> <p><i>Elle nous quitta pour la tombe ; Et vous savez bien qu'aujourd'hui Je cherche, en cette nuit qui tombe, Un autre ange qui s'est enfui !</i></p> <p><i>Vous savez que je désespère, Que ma force en vain se défend, Et que je souffre comme père, Moi qui souffris tant comme enfant !</i></p> <p><i>Mon œuvre n'est pas terminée, Dites-vous. Comme Adam banni, Je regarde ma destinée, Et je vois bien que j'ai fini.</i></p> <p><i>L'humble enfant que Dieu m'a ravié Rien qu'en m'aimant savait m'aider ; C'était le bonheur de ma vie De voir ses yeux me regarder.</i></p> <p><i>Si ce Dieu n'a pas voulu clore L'œuvre qu'il me fit commencer, S'il veut que je travaille encore, Il n'avait qu'à me la laisser !</i></p> <p><i>Il n'avait qu'à me laisser vivre Avec ma fille à mes côtés, Dans cette extase où je m'enivre</i></p>	<p>Long poème composé de 32 quatrains en octosyllabes, en rimes croisées avec alternance des rimes féminines et masculines.</p> <p>La date : novembre 1846 (Léopoldine est morte le 4 septembre 1843).</p> <p>Résumé des strophes :</p> <ol style="list-style-type: none"> 1. Terrassé par la mort de sa fille dont il ne se remet pas, Hugo ne veut pas entendre parler d'autre chose que de la mort (périphrase des « ténèbres où l'on dort »). 2. Répondant à ceux qui attendent qu'il reprenne son œuvre, il affirme n'aspirer qu'au « silence » et à la « paix ». 3. Il n'a pas le courage de répondre aux sollicitations. Il estime qu'il a déjà beaucoup travaillé et qu'il « peut s'en aller » prématurément (c'est-à-dire « mourir », pour rejoindre sa fille : Hugo a 44 ans en 1846). 4. « À vingt ans, deuil et solitude ! », ce vers célèbre, marqué par la figure de style de l'ellipse, fait référence à la mort de Sophie Trébuchet, sa mère, le 27 juin 1821, à l'âge de 49 ans. Victor Hugo, né le 26 février 1802 n'a pas encore 20 ans. Il est le benjamin. La douleur de la perte de sa fille qui n'a pas 20 ans, lui rappelle sa propre souffrance de la perte d'un être cher. 5. « Un autre ange qui s'est enfui ! » Le parallèle se poursuit entre ces deux disparitions marquantes à 22 ans d'écart. Notons la récurrence de la métaphore de « l'ange » pour désigner Léopoldine (et sa mère). 6. « Et que je souffre comme père, moi qui souffris tant comme enfant ! » Hugo poursuit cette comparaison de la souffrance de l'enfant perdant sa mère et du père perdant sa fille. 7. Retour au thème de l'œuvre inachevée évoquée à la strophe 3 (après 3 strophes sur sa mère), avec la même conclusion : celle-ci est finie. La comparaison avec Adam évoque l'image de la fin du Paradis originel (qui suppose le péché). 8. « C'était le bonheur de ma vie ». Le Paradis, pour Victor Hugo est incarné par Léopoldine qui donnait tout le sens à son existence (il la désigne comme « humble enfant » mais c'est elle qui semble son aînée – d'où le parallèle avec la mère – ou au moins son égale). La métaphore filée du regard : « voir ses yeux me regarder » montre une relation spéculaire fusionnelle réciproque, de complicité silencieuse. 9. La référence à l'œuvre inachevée, évolue en invective adressée à Dieu (déjà évoqué dans la strophe précédente comme celui qui lui « a ravi » son enfant) : « S'il veut que je travaille encore, il n'avait qu'à me la laisser ! » C'est la colère d'un père que rien ne peut consoler. 10. « Il n'avait qu'à me laisser vivre avec ma fille à mes côtés ». L'anaphore dit l'obsession, le bégaiement de la douleur qui confine au blasphème. On retrouve dans cette strophe l'image des « clartés » associée à Léopoldine et celle d'un
--	--

Friedrich Nietzsche, *LE GAI SAVOIR*, 1882

Présentation, traduction, notes, bibliographie et chronologie par Patrick Wotling, pour l'édition GF n°1619

Notes de lecture :

Le poète et le philosophe tirent profit de toutes les expériences même les plus difficiles.

Revendication d'indépendance du philosophe qui n'appartient à personne et ne suit aucun maître.

Il faudrait à ce livre bien plus qu'une préface pour se familiariser avec l'expérience vécue. Il est dominé par des contradictions mais surtout par une reconnaissance pour cette guérison, pour ce « gai savoir », c'est-à-dire la résistance à l'oppression, qui retrouve l'espoir et la santé.

Ce livre est une réjouissance qui succède à une longue privation, une longue impuissance ; c'est le retour de l'espoir en des lendemains meilleurs.

Celui qui le pourrait me pardonnerait bien plus qu'un peu de folie, d'exubérance et de « gai savoir », ces chants parodiques dans lesquels je me moque, avec un peu de méchanceté, du lyrisme des poètes.

Mais qu'importe que M. Nietzsche ait retrouvé la santé. Il est peu de sujets aussi intéressants que la question du rapport entre santé et philosophie.

*Pour le poète et pour le sage, toutes les choses sont amies
et sacrées, toutes les expériences utiles, tous
les jours saints, tous les hommes divins.*

Emerson

[Épigraphe de l'édition de 1882]

*J'habite ma propre maison,
N'ai jamais copié personne en rien
Et – me suis en outre moqué de toi maître
Qui ne s'est pas moqué de lui-même.*

Au-dessus de ma porte.
[Épigraphe de l'édition de 1887]

PRÉFACE DE LA SECONDE ÉDITION

1

Peut-être faut-il à ce livre plus qu'une unique préface ; et encore demeurerait-il toujours, en fin de compte, un doute quant à la possibilité que quelqu'un, sans **avoir vécu** quelque chose de semblable, se familiarise avec l'*expérience vécue* de ce livre grâce à des préfaces. On le dirait écrit dans la langue du vent de dégel : il est fait d'arrogance, d'inquiétude, de contradiction, de temps d'avril, de sorte qu'il rappelle constamment aussi bien la proximité de l'hiver que la *victoire* sur l'hiver, victoire qui arrive, doit arriver, est peut-être déjà arrivée... Il respire continuellement la reconnaissance, comme si était survenu précisément l'événement inespéré entre tous, la reconnaissance d'un homme qui **guérit**, – car ce fut bien **la guérison**, cet événement inespéré entre tous. « **Gai savoir** » : cela veut dire les saturnales d'un esprit qui a résisté patiemment à une terrible et longue oppression – patiemment, fermement, froidement, sans s'incliner, mais sans espoir –, et qu'envahit soudain l'espoir, l'espoir de **la santé**, l'ivresse de **la guérison**. Quoi d'étonnant qu'y apparaisse bien de la déraison et de la folie, bien de la tendresse espiègle, prodiguée même à des problèmes qui ont une peau hérissée de piquants et ne sont pas du genre à se laisser caresser et charmer. **Tout ce livre (25) n'est justement rien d'autre qu'une réjouissance qui succède à une longue privation et une longue impuissance, l'exultation de la force qui est de retour, de la foi ranimée en un demain et un après-demain, du brusque sentiment et pressentiment d'avenir, de proches aventures, d'un grand large de nouveau offert, de buts de nouveau permis, auxquels on croit de nouveau.** Et que de choses, je laissais désormais derrière moi ! Ce pan de désert, d'épuisement, d'incroyance, de glaciation au beau milieu de la jeunesse, cette sénilité insérée là où elle n'avait pas lieu d'être, cette tyrannie de **la douleur**, surpassée encore par la tyrannie de la fierté qui repoussait les *conclusions* de **la douleur** – et les conclusions sont des consolations –, cet isolement radical, légitime défense contre un mépris de l'homme devenu **maladivement** lucide, cette restriction principielle à l'amer, à l'âpre, au douloureux de la connaissance, décrétée par le *dégoût* qu'avaient fait croître peu à peu un régime et une mauvaise éducation intellectuels imprudents – appelle cela le romantisme –, oh qui pourrait éprouver tout cela comme je l'ai éprouvé moi ! Mais celui qui le pourrait me pardonnerait à coup sûr bien plus qu'un peu de folie, d'exubérance, de « **gai savoir** », – par exemple la poignée de chants qui sont désormais ajoutés à ce livre – chants dans lesquels un poète tourne tous les poètes en ridicule de manière difficilement pardonnable. – Ah ! ce n'est pas seulement sur les poètes et leurs beaux « sentiments lyriques » que ce ressuscité doit passer sa méchanceté : qui sait quel genre de victime il recherche, quelle monstrueuse matière à parodie le charmera sous peu ? « *Incipit tragœdia* » – lit-on à la fin de ce livre dangereusement inoffensif : qu'on se tienne sur ses gardes ! Quelque chose de prodigieusement mauvais et méchant s'annonce : *incipit parodia*, à n'en pas douter... (26)

2

– Mais laissons là monsieur Nietzsche : que nous importe que monsieur Nietzsche ait retrouvé **la santé** ? ... Un psychologue connaît peu de questions aussi attirantes que

Et s'il tombe lui-même malade, le philosophe abordera sa maladie avec toute sa curiosité scientifique. On a toujours la philosophie de ce qu'on est. Mais chez certains, ce sont les manques qui philosophent ; chez les autres, ce sont les richesses. Les premiers ont besoin de la philosophie pour se soutenir ; pour les autres, elle n'est qu'un luxe. Pourtant, dans la plupart des cas où c'est le désarroi qui guide les penseurs malades, qu'advient-il de la pensée sous la pression de la maladie ?

Et de même que le voyageur en quête de réveil sait que quelque chose en lui ne dort pas, nous savons, nous philosophes, que la maladie peut nous prendre en flagrant délit de faiblesse.

Cette expérience nous oblige à repenser tout ce qu'on avait « philosophé » jusqu'alors. On sait désormais vers quoi tend le corps malade.

On en vient même à se demander si toute philosophie pacifiste, métaphysique ou esthétique n'est pas inspirée par la maladie.

Le déguisement inconscient des besoins physiologiques sous le costume de l'idéalisme est élevé à un niveau suprême et je me demande si la philosophie n'a pas été qu'une interprétation, voire une incompréhension du corps.

Derrière les jugements définitifs de la pensée se cache une méconnaissance du corps.

J'attends un médecin philosophe qui aura à étudier le problème de la santé de l'humanité et qui osera dire : dans toute philosophie, il ne s'agissait pas jusqu'à présent de « vérité » mais d'autre chose : de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie...

Je ne veux pas me montrer ingrat en sortant de cette maladie : je sais l'avantage de la santé et je sais aussi qu'on connaît autant de « philosophies » que d'états de santé.

celle du rapport entre **santé** et **philosophie**, et au cas où il tombe lui-même **malade**, il entre dans sa **maladie** en y apportant toute sa curiosité de scientifique. On a en effet nécessairement, à supposer que l'on soit une personne, **la philosophie** de sa personne : mais il y a là une différence considérable. Chez l'un, ce sont les manques qui **philosophent**, chez l'autre, les richesses et **les forces**. Le premier a un *besoin impérieux* de **sa philosophie**, que ce soit comme soutien, soulagement, remède, délivrance, élévation, détachement de soi ; chez le second, elle n'est qu'un beau luxe, dans le meilleur des cas la volupté d'une reconnaissance triomphante qui doit finir par s'inscrire en majuscules cosmiques au ciel des concepts. Dans l'autre cas, plus fréquent toutefois, **lorsque ce sont les états de détresse qui font de la philosophie chez tous les penseurs malades – et peut-être y a-t-il une majorité de penseurs malades dans l'histoire de la philosophie – : qu'advient-il de la pensée qui se trouve soumise à la pression de la maladie ?** Voilà la question qui importe pour le psychologue : et ici, l'expérimentation est possible. Exactement comme le fait un voyageur qui projette de s'éveiller à une certaine heure et s'abandonne ensuite calmement au sommeil : de même nous, **philosophes**, à supposer que nous tombions **malades**, nous nous livrons momentanément, corps et âme, à **la maladie** – nous fermons en quelque sorte les yeux sur nous-mêmes. Et de même que ce voyageur sait que quelque chose en lui *ne dort pas*, que quelque chose compte les heures, et le réveillera, de même nous savons que l'instant décisif nous trouvera éveillés, – que quelque chose surgira alors et prendra l'esprit *sur le fait*, je veux dire en flagrant délit de faiblesse, ou de demi-tour, ou de capitulation, ou d'endurcissement, ou d'assombrissement (27), ou de rechute dans l'un des états **maladifs** de l'esprit, quel que soit le nom qu'on leur donne, qui, les jours de santé, ont contre eux *la fierté* de l'esprit (car comme le veut à juste titre la vieille fable, « l'esprit fier, le paon et le cheval sont les trois animaux les plus fiers de la terre » –). On apprend, après une telle mise en question de soi et une telle tentation de soi, et à considérer d'un œil plus fin tout ce sur quoi on a **philosophé** jusqu'à présent ; on devine mieux qu'auparavant les involontaires déviations, les chemins de traverse, les lieux de repos, les lieux *ensoleillés* de **la pensée** vers lesquels **les penseurs souffrants** ont été entraînés par séduction, en tant qu'ils **souffrent** justement, on sait désormais vers quoi **le corps malade** et son besoin poussent, tirent, attirent inconsciemment l'esprit – vers le soleil, le calme, la douceur, la patience, le remède, le soulagement à tous les sens de ces mots. Toute **philosophie** qui place la paix plus haut que la guerre, toute éthique présentant une version négative du concept de bonheur, toute métaphysique et toute physique qui connaissent un finale, un état ultime de quelque sorte que ce soit, toute aspiration principalement esthétique ou religieuse à un en marge de, au-delà de, un en dehors de, un au-dessus de autorise à demander si ce n'est pas **la maladie** qui a inspiré **le philosophe**. Le déguisement inconscient de besoins physiologiques sous le costume de l'objectif, de l'idéal, de purement spirituel atteint un degré terrifiant, – et assez souvent, je me suis demandé si, somme toute, **la philosophie jusqu'à aujourd'hui n'a pas été seulement une interprétation du corps et une mécompréhension du corps**. Derrière les jugements de valeur suprêmes qui ont jusqu'à présent guidé l'histoire de **la pensée** se cachent des mécompréhensions relatives à la constitution du **corps**, que ce soit de la part d'individus, de classes ou de races entières. On est en droit de considérer toutes les téméraires folies de la métaphysique, particulièrement ses réponses à la question de la *valeur* de **la vie**, d'abord et toujours (28) comme symptômes de ce **corps** déterminés ; et si dans l'ensemble, ces sortes d'acquiescement au monde et de négation du monde ne contiennent, du point de vue scientifique, pas un grain de signification, elles fournissent néanmoins à l'historien et au psychologue des indications d'autant plus précieuses, en tant que symptômes, comme on l'a dit, du **corps**, de sa réussite et de son échec, de sa plénitude, de sa puissance, de sa souveraineté dans l'histoire, ou bien de ses coups d'arrêt, de ses coups de fatigue, de ses appauvrissements, de son pressentiment de la fin, de sa volonté d'en finir. J'attends toujours qu'un **médecin philosophe** au sens exceptionnel du mot – un homme qui aura à étudier le problème de la santé d'ensemble d'un peuple, d'une époque, d'une race, de l'humanité – ait un jour le courage de porter mon soupçon à un degré ultime et d'oser cette proposition : **dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie...**

3

– On devine que je ne voudrais pas me montrer ingrat au moment de prendre congé de cette époque de grave **consommation** dont je n'ai pas encore épuisé le bénéfice aujourd'hui : de même que je sais assez l'avantage que me procure ma **santé** aux variations nombreuses sur tous les monolithiques de l'esprit. **Un philosophe** qui a cheminé et continue toujours de cheminer à travers beaucoup **santés** a aussi traversé ...

Svetlana ALEXIEVITCH, LA SUPPLICATION

Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse

Traduit du russe par Galia Ackerman et Pierre Lorrain

Notes de lecture :

Le secret qui entoure la Biélorussie, la « Russie blanche », cette terre inconnue.

Narodnaïa Gazeta, 27 avril 1996.

Aucune centrale nucléaire en Biélorussie. Les plus proches : Ignalina au nord (Lituanie), Smolensk à l'est (Russie) et Tchernobyl au sud (Ukraine).

Le 26 avril à 1h23, explosion de Tchernobyl (réacteur et bâtiment de la 4^e tranche de la centrale) : plus grande catastrophe technologique du XX^e siècle.

Désastre national pour la Biélorussie (10 millions d'habitants).

Seconde mondiale	Guerre	Catastrophe de Tchernobyl
619 villages détruits		485 villages perdus, 70 enterrés
1 Biélorusse/ 4 tué		1 Biélorusse/ 5 dans une région contaminé => 2,1 millions

Radiation : principale source de déficit démographique.

Mortalité >20% dans régions de Gomel et Moguilev.

70% des 50 M de radionucléides retombées sur Biélorussie.

23% du territoire contaminés par césium 137 (4,8% en Ukraine, 0,5% en Russie)

+ de 1,8 M d'ha de terres agricoles contaminées

½ M d'ha de terres irradiées par strontium 90

264 000 ha interdits à l'agriculture

26% des forêts et + de 50% des prairies en zone radioactive dans bassins de Pripjat, Dniepr et Soj

Accroissement annuel du nombre de cancers, arriération mentale, maladies nerveuses et psychiques, de mutations génétiques

Narodnaïa Gazeta, 27 avril 1996.

Hauts niveaux de radiations enregistrés le

29 avril : Pologne, Allemagne, Autriche, Roumanie

30 avril : Suisse, Italie du Nord

1^{er} et 2 mai : France, Belgique, Pays-Bas, Grande-

Bretagne, nord de la Grèce

3 mai : Israël, Koweït, Turquie

Diffusion de substances gazeuses à grande altitude, enregistrées le

2 mai au Japon

4 mai en Chine

5 mai en Inde

5 et 6 mai aux Etats-Unis et au Canada

⇒ Un problème pour le monde entier en moins d'une semaine.

Posledstviia Tchernobylskoi avarii v Belaroussi, (Conséquences de l'accident de Tchernobyl en Biélorussie), Minsk, haut Collège International de radioécologie Sakharov, 1992, p.82.

Nous sommes l'air, pas la terre...

Merab Mamardachvili

Information historique

« Il convient d'abord de déchirer le voile du secret qui entoure la Biélorussie. Car, pour le monde, nous sommes une *terra incognita* – une terre inconnue, inexplorée. Chacun connaît Tchernobyl, mais seulement en rapport avec l'Ukraine et la Russie. « Russie blanche », telle est la traduction du nom Biélorussie. »

Narodnaïa Gazeta, 27 avril 1996.

« Il n'y a aucune centrale nucléaire en Biélorussie. Sur le territoire de l'ancienne U.R.S.S., les centrales qui se trouvent à proximité des frontières biélorusses sont équipées de réacteurs de type RBMK : au nord, celle d'Ignalina ; à l'est, celle de Smolensk ; au sud, celle de Tchernobyl...

Le 26 avril 1986, à 1h23, une série d'explosions détruisit le réacteur et le bâtiment de la quatrième tranche de la centrale nucléaire de Tchernobyl. Cet accident est devenu la plus grande catastrophe technologique du XX^e siècle.

Pour la petite Biélorussie de dix millions d'habitants, il s'agissait d'un désastre à l'échelle nationale. Pendant la Seconde Guerre mondiale, sur la terre biélorusse, les nazis avaient détruit 619 villages et exterminé leur population. À la suite de Tchernobyl, le pays en perdit 485. (7) Soixante-dix d'entre eux sont enterrés pour toujours. La guerre tua un Biélorusse sur quatre ; aujourd'hui, un sur cinq vit dans une région contaminée. Cela concerne 2,1 millions de personnes, dont sept cent mille enfants. Les radiations constituent la principale source de déficit démographique. Dans les régions de Gomel et de Moguilev (qui ont le plus souffert de la tragédie), la mortalité est supérieure de 20% à la natalité.

Au moment de la catastrophe, parmi les 50 millions de radionucléides propulsés dans l'atmosphère, 70% retombèrent sur le sol de la Biélorussie : en ce qui concerne le césium 137, 23% de son territoire sont contaminés par une quantité de nucléides radioactifs égale ou supérieure à 37 milliards de becquerels (Bq) par kilomètre carré. À titre de comparaison, 4,8% du territoire ukrainien et 0,5% de celui de la Russie sont touchés. La superficie des terres agricoles où la contamination égale ou dépasse 37 x 10⁹ Bq/km² est supérieure à 1,8 million d'hectares. Quant aux terres irradiées par une quantité de strontium 90 égale ou supérieure à 11 x 10⁹ Bq/km², elles couvrent un demi-million d'hectares. La superficie totalement interdite à l'agriculture représente 264 000 hectares. La Biélorussie est un pays sylvestre, mais 26% des forêts et plus de la moitié des prairies situées dans les bassins inondables des cours d'eau Pripjat, Dniepr et Soj se trouvent dans la zone de contamination radioactive...

À la suite de l'influence permanente de petites doses d'irradiation, le nombre de personnes atteintes, en Biélorussie, de cancers, d'arriération mentale, de maladies nerveuses et psychiques ainsi que de mutations génétiques s'accroît chaque année... »

Tchernobyl, Minsk, Belarouskaïa Entsiklopediia, 1996, pp.7, 24, 49, 101, 149.

« Selon des observations, un haut niveau de radiation fut enregistré le 29 avril 1986 en Pologne, en Allemagne, en Autriche et en Roumanie ; le 30 avril, en Suisse et en Italie du Nord ; les 1^{er} et 2 mai, en France, en Belgique, (8) aux Pays-Bas, en Grande-Bretagne et dans le nord de la Grèce ; le 3 mai, en Israël, au Koweït, en Turquie...

Les substances gazeuses et volatiles projetées à grande altitude connurent une diffusion globale : le 2 mai, elles furent enregistrées au Japon ; le 4, en Chine ; le 5, en Inde ; les 5 et 6 mai, aux États-Unis et au Canada.

En moins d'une semaine, Tchernobyl devint un problème pour le monde entier... »

Posledstviia Tchernobylskoi avarii v Belaroussi, (Conséquences de l'accident de Tchernobyl en Biélorussie), Minsk, haut Collège International de radioécologie Sakharov, 1992, p.82.

Encore 20 tonnes de combustible nucléaire dans le 4^e réacteur, « Abri ».

Sarcophage monté par distance à l'aide de robots et d'hélicoptères => plus de 200 m² de fissures et d'interstices et fuites d'aérosols radioactifs.

Durée de vie du sarcophage inconnu.

Sa destruction aurait des conséquences > à la tragédie de 86.

Ogoniok, n°17, avril 1996.

PROLOGUE

Une voix solitaire

Jeunes mariés et amoureux, nous vivions, avec trois autres familles, au 1^{er} étage de la caserne des sapeurs-pompiers où il travaillait.

Au milieu de la nuit, ils sont partis pour un incendie à la centrale sans leur tenue en pré-lart.

Je n'ai pas vu l'explosion ; seulement une flamme haute et la chaleur dégagée par l'incendie du bitume.

A 6 heures, nous devions aller chez ses parents, au village de Sperijie, à 40 km de Pripiat, pour planter des pommes de terre.

A 7 heures, on m'a appris qu'il était à l'hôpital que les miliciens avaient isolé.

Toutes les épouses des hommes présents dans la centrale cette nuit-là, avaient accouru.

Une amie médecin m'a accordé la permission de le voir 15-20 minutes. Il était tout gonflé. Mon amie m'a dit qu'il fallait lui faire boire du lait.

« Le quatrième réacteur, nom de code « Abri », conserve toujours dans son ventre gainé de plomb et de béton armé près de vingt tonnes de combustible nucléaire. Ce qu'il advient aujourd'hui de cette matière, nul ne le sait.

Le sarcophage fut bâti à la hâte et il s'agit d'une construction unique dont les ingénieurs de Piter qui l'ont conçue peuvent probablement se montrer fiers. Mais l'on procéda à son montage « à distance » : les dalles furent raccordées à l'aide de robots et d'hélicoptères, d'où des fentes. Aujourd'hui, selon certaines données, la surface totale des interstices et des fissures dépasse deux cents mètres carrés et des aérosols radioactifs continuent à s'en échapper...

Le sarcophage peut-il tomber en ruine ? Personne ne peut, non plus, répondre à cette question car, à ce jour, il est impossible de s'approcher de certains assemblages et constructions pour déterminer combien de temps ils peuvent durer encore. Mais il est clair que la destruction de l'« Abri » aurait des conséquences encore plus horribles que celles de 1986... »

Ogoniok, n°17, avril 1996. (9)

PROLOGUE

Une voix solitaire

« Je ne sais pas de quoi parler... De la mort ou de l'amour ? Ou c'est égal... de quoi ?

Nous étions jeunes mariés. Dans la rue, nous nous tenions encore par la main, même si nous allions au magasin... Je lui disais : « Je t'aime ». Mais je ne savais pas encore à quel point je l'aimais... Je n'avais pas idée... Nous vivions au foyer de la caserne des sapeurs-pompiers où il travaillait. Au premier étage. Avec trois autres jeunes familles. Nous partagions une cuisine commune. Et les véhicules étaient garés en bas, au rez-de-chaussée. Les véhicules rouges des pompiers. C'était son travail. Je savais toujours où il était, ce qui lui arrivait. Au milieu de la nuit, j'ai entendu un bruit. J'ai regardé par la fenêtre. Il m'a aperçue : « Ferme les lucarnes et recouche-toi. Il y a un incendie à la centrale. Je serai vite de retour. »

Je n'ai pas vu l'explosion. Rien que la flamme. Tout semblait luire... Tout le ciel... Une flamme haute. De la suie. Une horrible chaleur. Et il ne revenait toujours pas. La suie provenait du bitume qui brûlait. Le toit de la centrale était recouvert de bitume. Plus tard, il se souviendrait qu'ils marchaient dessus comme sur de la poix. Ils étouffaient la flamme. Ils balançaient en bas, avec leurs pieds, le graphite brûlant... Ils étaient partis comme ils étaient, en chemise, sans leurs tenues en pré-lart. Personne ne les avait prévenus. On les avait appelés comme pour un incendie ordinaire...

Quatre heures du matin... Cinq... Six... À six heures, nous avions prévu d'aller chez ses parents. Pour planter (11) des pommes de terre. Il y a quarante kilomètres de la ville de Pripiat jusqu'au village de Sperijie où vivait sa famille. Semer, labourer... Ses occupations préférées... Sa mère évoquait souvent comment ni son père ni elle ne voulaient le laisser partir pour la ville. Ils lui ont même bâti une nouvelle maison. Mais il a été incorporé. Il a fait son service à Moscou, dans les sapeurs-pompiers, et quand il est revenu : sapeur-pompier ! Il ne voulait pas entendre parler d'autre chose. (*Elle se tait.*) Parfois, c'est comme si j'entendais sa voix... Vivante... Même les photos n'agissent pas sur moi autant que sa voix. Mais il ne m'appelle jamais... Et en rêve... C'est moi qui l'appelle...

Sept heures ... À sept heures, on m'a fait savoir qu'il était à l'hôpital. J'ai couru, mais la milice avait déjà isolé le bâtiment et n'y laissait entrer personne. Seules les ambulances traversaient le barrage. Les miliciens criaient : près des voitures, la radiation bloque les compteurs au maximum, ne vous approchez pas. Je n'étais pas seule : toutes les femmes avaient accouru, toutes celles dont les maris se trouvaient dans la centrale, cette nuit-là. Je me suis lancée à la recherche d'une amie, médecin dans cet hôpital. Je l'ai saisie par sa blouse blanche lorsqu'elle est descendue de voiture :

- Fais-moi passer !
- Je ne veux pas ! Il va mal. Ils vont tous mal.

Mais je la lâchai pas.

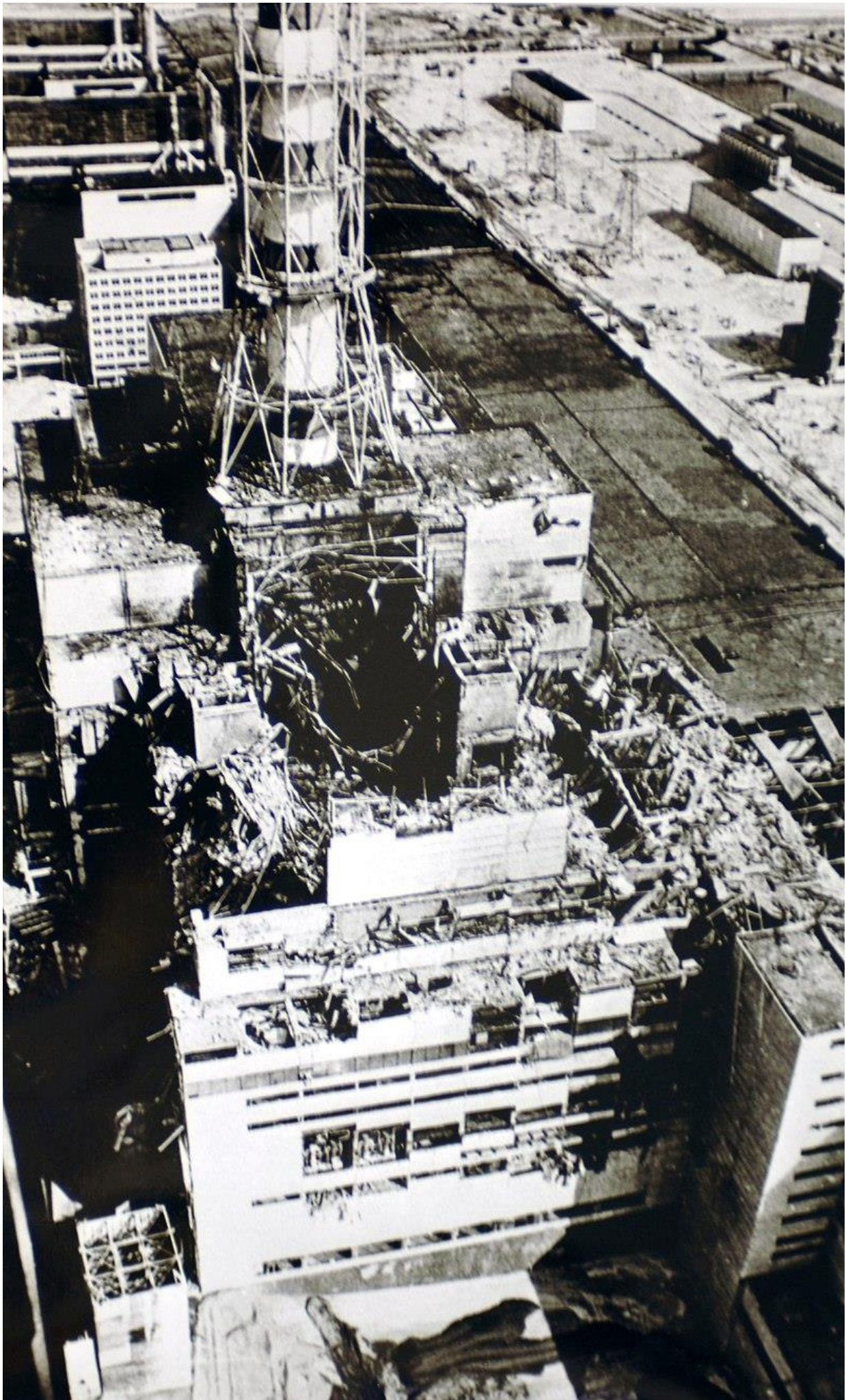
- Juste jeter un regard.

Elle me dit :

- D'accord, allons-y ! Pour un quart d'heure, vingt minutes.

Je l'ai vu... Tout gonflé, boursoufflé... Ses yeux se voyaient à peine...

- Il faut du lait. Beaucoup de lait ! m'a dit mon amie. Qu'ils boivent au ...



Bâtiment du réacteur n° 4 de Tchernobyl, au lendemain de l'explosion.